

chiens *ratiers*, variété de bulls-terriers. Mais à la campagne on se borne encore au chat qui ne détruit guère que des souris, et en petit nombre et beaucoup d'oiseaux.

En dehors du chien *ratier* et du chat, voici un remède qui nous est signalé par un agriculteur, comme lui ayant toujours bien réussi :

On réduit de la chaux vive en poudre fine, on la mêle à autant de sucre et de farine, et on étend cette poudre sur les endroits hantés par les rats.

Les rats qui sont friands de ce régal ne tardent pas à succomber à une inflammation d'entrailles, et lorsqu'ils boivent pour se rafraîchir ils expirent sur le champ.

Ce procédé n'a pas les dangers des matières phosphoriques qui tuent quelquefois des animaux autres que ceux auxquels on les destine. — *Gazette des Campagnes de Paris*.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

VI

La panthère noire

(Suite.)

La panthère s'avança timidement vers sa maîtresse, et appuya doucement sa tête contre sa joue.

C'était une chose étrange que de voir cette jeune fille caressant cette panthère, et avec une confiance enfantine qui ajoutait encore à la terreur de cette scène, lui racontant ses chagrins, comme si elle avait eu un cœur pour la comprendre et une intelligence pour sympathiser à ses souffrances.

— Toi aussi, lui disait-elle, toi aussi, tu sauras son nom, Salek. le nom de cette jeune fille blonde, qui est venue se mettre entre Jaguarita et ses espérances d'avenir.

Elle renversa une sorte de petite chaussette qui était à côté d'elle, et en étala les cendres sur le tapis ; puis, avec le tuyau de sa pipe orientale, elle traça des lettres qui formèrent deux mots.

Ces deux mots étaient... "Emma."

Elle les montra à la panthère, en frappant ses mains l'une contre l'autre, comme pour l'exciter à l'attaque.

Après quoi, se relevant de toute sa hauteur, elle mit son pied sur les cendres, et les dispersa jusqu'à ce qu'il ne resta plus trace du nom.

— Le feu est dans mon cerveau ! murmura-t-elle, mais les cendres sont dans mon cœur ! Je suis seule maintenant, seule dans un monde que je ne connais pas, et que j'abhorre !

Elle se laissa retomber sur les coussins, et, tenant dans ses bras la tête de Salek, elle s'abandonna à un désespoir réel.

VII

Delagrave mesure le danger qui le menace et se prépare à le combattre

Henri Delagrave n'était pas homme, une fois averti d'un danger, à négliger les moyens de le détourner, ou du moins d'en sortir victorieusement.

"Un homme averti en vaut dix" telle était sa maxime favorite ; et cette fois, comme toujours, il se mit immédiatement à l'œuvre.

Il commença par faire surveiller attentivement tous les mouvements de l'avocat Monton, et il ne fut pas long à s'apercevoir de l'intérêt qu'il prenait aux affaires de Mme de Moidrey, et des recherches qu'il faisait sur tout ce qui la concernait.

Une fois sur la trace, et sérieusement alarmé, Delagrave connut bientôt dans toutes ses particularités l'histoire de l'enfant qu'on avait autrefois recueilli du naufrage, histoire, d'ailleurs, que personne n'avait intérêt à cacher.

Il s'était arrangé de façon à se rencontrer avec l'Indienne ; mais il avait acquis la certitude que, quoiqu'elle fût d'une santé robuste, le coup qu'elle avait reçu à la tête l'avait jamais rendue idiote.

Il n'y avait donc pas à craindre que, de ce côté, on pût découvrir l'identité d'Emma.

Mais l'avocat Monton était fin, rusé, et, du moment où il s'intéressait à une affaire, on pouvait être sûr qu'il en tirait tout le parti possible.

Après tout, était-il certain que cette jeune fille que les vagues avaient jetée sur les rochers de Saint-Servan fût bien celle que Delagrave avait tant sujet de redouter, et qui, si elle vivait, pouvait mettre en péril, sa fortune, sa tranquillité, et jusqu'à son existence ?

Henri Delagrave ne l'avait jamais vue.

On conceit que le seuil de de Moidrey était de ceux qu'il lui était défendu de jamais passer. Mme de Moidrey, d'un autre côté, n'avait jamais prononcé son nom, pas même devant l'enfant qu'elle avait adoptée ; et elle témoignait à son égard une telle indifférence qu'on aurait pu croire qu'on l'avait complètement oubliée.

Huit jours après la conversation qui avait eu lieu dans le salon de Delagrave, et que nous avons mentionnée dans un de nos précédents chapitres, il y avait fête au château de Beauchamp, et tout ce qui dans les environs avait un nom ou une qualité de quelque importance s'y trouvait réuni.

Un propriétaire aussi riche que Henri Delagrave n'avait pu être oublié, et il fut avec Mme Delagrave et Varina, le premier à recevoir une invitation.

L'avenue qui conduisait au château, les allées du jardin, les bosquets étaient splendidement illuminés, et, par les fenêtres ouvertes des salons, sortaient des flots d'harmonie.

Un groupe d'hommes, tous jeunes encore, cherchaient à se frayer doucement un chemin à travers la foule qui encombrait chaque porte, au moment où un orchestre invisible jouait une valse de Strauss, et qu'une multitude de danseurs passaient et repassaient gracieusement emportés par la magie de la musique.

Parmi ceux que nous venons de mentionner, était Henri Delagrave, qui s'appuyait sur le bras du capitaine Dauville.

Où donc est la merveille dont vous nous aviez parlé l'autre jour ? demanda Delagrave au capitaine. Est-ce qu'elle est ici ?

— Non, répondit Dauville ; et il adressa, à son tour, quelques mots à son voisin, qui répliqua :

Ah ! la blonde ! vous la trouverez probablement dans l'autre salon.

— Venez ! Et le capitaine, prenant Delagrave par le bras, l'entraîna vers l'appartement qu'on lui avait désigné.

— Ne vous laissez pas surprendre, dit Dauville ; car je vais vous montrer la plus charmante personne qu'il y ait en France, à l'exception de Mlle Varina.

— Vraiment ! dit Delagrave, avec ce ricanement qui lui était habituel. J'ai déjà rencontré plus de cinquante ou soixante dames, qui, tant jeunes que vieilles, sont très-probablement considérées comme telles par ceux qui les aiment.

— C'est possible, mais je maintiens mon opinion ; dans un instant vous allez juger par vous-même.

Ils entrèrent dans le second salon, et, disons-le malgré l'empire qu'il avait sur lui-même, Delagrave sentit s'accélérer les battements de son cœur. Il éprouva une vive émotion, comme s'il eût été sur le point de voir s'accomplir un nouvel événement dans l'histoire déjà si sombre de sa vie.

Ils traversèrent le salon, et pénétrèrent dans une serre située à l'autre extrémité.

Cette serre était remplie d'arbustes des tropiques, de plantes rares et précieuses, dont le feuillage luxuriant et les fleurs aux couleurs diverses formaient comme un paradis terrestre.

Delagrave aperçut celle qu'il cherchait, debout près d'une fontaine, et causant avec Mme de Beauchamp en personne.

— Eh bien ! murmura le capitaine à son oreille, pendant que, cachés derrière un treillis de plantes, ils contemplaient cette jeune fille dont l'éloge était dans toutes les bouches. Eh bien, qu'est-ce que vous dites, Delagrave ?

Celui-ci ne répondit pas. Ce n'était pas à sa beauté qu'il pensait, en regardant cette charmante personne.

Le fait est, pourtant, qu'on avait rien exagéré en vantant ses qualités physiques et morales.

Emma Kéradenc unissait en elle cette grâce exquise que nous voyons parfois chez les anges aux blanches ailes que les vieux maîtres Italiens ont peints sur leurs toiles.

Elle était de taille moyenne, mais de proportions parfaites. Sa